

## LE ROI DE FRANCE EST-IL CHAUVÉ?

MARINA-OLTEA PĂUNESCU<sup>1</sup>

**ABSTRACT. Is the King of France Bald?** In 1892, Frege establishes the distinction between sense and denotation. Later on, in 1903, Russell deems the notion of *sense* as inconsistent. Indeed, if sense is defined as the donation of the object, what is the sense of *sense* in the absence of the object? Furthermore, how can we speak meaningfully (i.e. truly or falsely) of things that do not exist? The answer to these questions lies in the famous theory of descriptions which even though applicable to *denotative expressions in the natural languages*, it proposes an analysis which makes them liable to be logically significant. In my opinion, this is the main difficulty that an informed reader of Russell's text has to overcome. Russell consider that a statement like *Sherlock Holmes is a bachelor* is logically false, even though any reader of Sir Conan Doyle's stories knows it to be entirely true. Why is the logician's logic opposed to the logic of common sense?

**Keywords:** *sense, denotation, reference, definite description, proper noun*

**Résumé. Le roi de France est-il chauve ?** – Alors qu'en 1892 Frege pose la distinction du *sens* et de la *dénotation*, Russell (1903) considère que la notion de *sens* est inconsistante chez Frege. En effet, si le sens se définit comme le mode de donation de l'objet, quel est le sens du *sens* en l'absence de l'objet ? Plus encore, comment se fait-il qu'on puisse dire quelque chose de sensé (i.e. de vrai ou de faux) au sujet d'un objet inexistant ? La réponse à ces questions est constituée par la fameuse théorie des descriptions qui, alors même qu'elle s'applique aux *expressions dénotantes en langues naturelles*, en propose une analyse qui les rend aptes à signifier *logiquement*. C'est là, nous semble-t-il, la principale difficulté que doit dépasser le lecteur non averti au moment où il se penche sur le texte de Russell. Dans la conception de Russell, *Sherlock Holmes est célibataire* est une proposition logiquement fausse, tandis que pour tout lecteur de Sir Conan Doyle elle est, de toute évidence, vraie. Pourquoi la logique du logicien s'oppose-t-elle à la logique du bon sens commun ?

**Mots-clés:** *sens, référence, dénotation, description définie, nom propre*

---

<sup>1</sup> *Departamentul de Limba și Literatura Franceză, Facultatea de Limbi și Literaturi Străine, Str. Edgar Quinet, nr. 5-7, București, sector 1. Tel. profesional: (+40)21-314.89.65. Tel. personal: (+40)21.340.15.62, (+40)7272.88.440. E-mail: paunescu2000@yahoo.com*

## 1. Argument

La question de la calvitie du roi de France a fait couler beaucoup d'encre (et amené plus d'un étudiant à s'arracher les cheveux de la tête). Du point de vue logique, un énoncé est soit vrai, soit faux, le tiers étant exclu. Puisque de toute évidence *L'actuel roi de France est chauve* ne peut être vrai, il passe généralement pour un énoncé faux. Mais s'il est faux, que dire de son contraire : *L'actuel roi de France n'est pas chauve* ? Selon le raisonnement de tout à l'heure, force est de constater qu'il est également faux (puisqu'il n'est pas vrai). Or, deux énoncés de sens contraire ne peuvent avoir des valeurs de vérité identiques. Sommes-nous confrontés à un paradoxe logique ?

Aux yeux de Russell, oui. Dans son ouvrage de 1903, *The Principles of Mathematics*, Russell présente une théorie de la dénotation essentiellement axée sur le rapport des concepts aux objets qu'ils dénotent. Ainsi, une expression dénotante possède un sens en vertu de la relation associant tel objet à tel concept. « Si nous disons *J'ai rencontré un homme*, l'expression *un homme* ne désigne pas le concept d'*homme*, mais l'homme réel dénoté par ce concept. Ce que j'ai rencontré en effet est un homme réel "avec un tailleur et un compte en banque" et non pas un concept "qui habite dans les limbes obscures des livres de logique et ne se promène pas en rue" »<sup>2</sup>.

Cette première théorie de la dénotation sera abandonnée deux ans plus tard, au moment de la parution de *On Denoting*. La justification de cet abandon réside dans les difficultés posées au logicien par l'analyse des énoncés contenant des expressions dénotantes qui ne dénotent rien (ainsi par exemple *l'actuel roi de France, Gandalf, la montagne dorée, le cercle carré*, etc.).

Pour le Russell du *On Denoting*, une phrase de forme sujet - prédicat devrait avoir comme objet l'entité dénotée par l'expression occupant la position sujet dans la phrase. Soit donc l'énoncé *L'actuel roi de France est chauve*. La présence de l'expression définie en position de sujet permet de croire que l'on parle de l'actuel roi de France. Or, argumente Russell, il n'y a pas d'entité qui soit actuellement roi de France, ce qui fait que *Le roi de France est chauve* se dit à propos de rien, autrement formulé, l'énoncé dont la forme grammaticale nous laisse croire qu'il possède une dénotation est à propos d'une entité non existante.

Mais dans ce cas, comment vérifier la façon dont le prédicat s'applique, ou non, au sujet, plus précisément à l'entité désignée par l'expression dénotante (alors que cette entité n'existe tout simplement pas) ? Comment peut-on dire quelque chose de sensé (*i.e.* de vrai ou de faux) au sujet de quelque chose d'inexistant ? Bref, comment parler de ce qui n'existe pas ?

---

<sup>2</sup> Bertrand Russell, *The Principles of Mathematics*, Cambridge University Press, 1903/1966, p. 56.

La réponse à ces questions est constituée par la fameuse théorie des descriptions qui, alors même qu'elle s'applique aux *expressions dénotantes en langues naturelles* (*l'actuel roi de France, Gandalf...*), en propose une analyse qui les rend aptes à signifier *logiquement*. La solution réside donc dans l'analyse logique des énoncés formulés en langue naturelle, analyse censée contrôler le pouvoir d'illusion généré par leur structure grammaticale apparente. C'est là, nous semble-t-il, la principale difficulté que doit dépasser le lecteur non averti au moment où il se penche sur le texte de Russell. Russell pense en logicien, non en linguiste. Ce qui pour le linguiste relève de la *logique du bon sens* est envisagé par Russell dans le contexte de la *logique formelle*, celle du *vrai* et du *faux*, du *sens* et du *non sens*.

Une autre difficulté est constituée par l'identification que Russell opère entre le *sens* et la *dénotation* d'une expression. La théorie des descriptions, appliquée à des énoncés formulés en langue naturelle, se heurte ainsi à un écueil qui n'est pas de nature logique, mais pragmatique.

Russell, lecteur de Frege, arrive à identifier le sens d'une expression à sa dénotation, réduction justifiée au nom du « sens de la réalité, vital en logique ». La démarche de Russell est une tentative de traduction logique du langage naturel, censée éliminer les ambiguïtés de la structure grammaticale apparente à travers la restitution de la forme logique des énoncés analysés. C'est ce qui lui permet de considérer que l'énoncé *Sherlock Holmes est célibataire*, par exemple, est logiquement faux, tandis que pour nous autres (linguistes, hommes de la rue, non logiciens...) il est, de toute évidence, vrai. En ce point, la logique du logicien s'oppose à la logique du bon sens commun, ce qui n'est pas sans poser un certain nombre de questions. La logique du logicien peut-elle se substituer à la logique du bon sens commun ? Une théorie logique, comme celle des descriptions définies, est-elle satisfaisante du point de vue pragmatique ? Notamment, donne-t-elle au locuteur les moyens nécessaires afin de référer, et à l'interlocuteur la possibilité non seulement de *comprendre*, mais surtout d'*identifier* le référent visé par le premier ?

## 2. Russell

Alors qu'en 1892 Frege avait posé la distinction du *sens* et de la *dénotation*<sup>3</sup>, Russell (1903) considère que la notion de *sens* est inconsistante chez Frege. Le

---

<sup>3</sup> Les deux notions de *sens* et *dénotation* sont définies par Frege dans son article de 1892/1971, en réponse à la difficulté posée à la logique par l'analyse des énoncés d'identité. Frege a montré que certains énoncés d'identité, contrairement aux prédictions tirées de l'analyse logique, sont susceptibles de communiquer un contenu informatif à ceux qui les comprennent. Ainsi, (i) « Ion Barbu est Ion Barbu » (« a = a ») n'a pas le même sens que (ii) « Ion Barbu est Dan Barbilian » (« a = b »). Le premier est cognitivement vide, mais il n'en va pas de même du second. À celui qui ignore que Ion Barbu est Dan Barbilian, le second énoncé apprend sans doute quelque chose. Le premier énoncé est tautologique et vrai, tandis que le second, loin d'être faux ou pire encore, dénué de sens, est simultanément informatif et vrai.

point de départ de son argumentation réside dans une remarque de Frege, selon lequel contrairement aux langages logiques, les langues naturelles recèlent des expressions qui, tout en ayant un sens, ne possèdent pas nécessairement de dénotation *assignable*<sup>4</sup> (ainsi « le corps céleste le plus éloigné de la Terre », « le plus grand nombre naturel », « la suite qui converge le moins rapidement »). À remarquer que Frege ne pose pas le problème (ontologique) de l'inexistence de l'objet dénoté par le signe, mais soulève tout simplement le problème de l'impossibilité d'identifier, de façon systématique, une dénotation déterminée pour tous les signes.

Russell traduit la question de la dénotation non assignable dans les termes de l'inexistence de l'objet dénoté par le signe. Dans son opinion, si le sens se définit comme le mode de donation de l'objet, en l'absence de l'objet le sens est privé de toute dimension cognitive. En effet, qu'est-ce qu'un sens qui ne me met pas sur la voie d'aucun objet ? En d'autres termes, quel est le sens du *sens* en l'absence de l'objet ?

Dans l'opinion de Russell, le sens d'un signe, c'est l'objet qu'il dénote : je comprends un signe parce que je *sais* quelle entité il dénote. Mais en quoi ce *savoir* consiste-t-il ? Le problème de la dénotation est doublé chez Russell d'un problème épistémologique, *i.e.* relatif aux modalités dont on peut connaître un certain objet.

### 2.1. Référence et épistémologie

Russell distingue entre deux types de connaissance : (i) une CONNAISSANCE DIRECTE et (ii) une CONNAISSANCE INDIRECTE (par description).

(i) « Il y a (...) des mots – (...) tous ceux que l'enfant apprend en premier lieu (...) : les noms propres, les noms de classe relatifs à certaines espèces d'animaux familiers, les noms de couleurs, et ainsi de suite – ce sont ceux que j'appelle des "mots-objet" et ils composent le "langage-objet" (...) leur signification s'apprend (ou peut s'apprendre) face aux objets qu'ils désignent ou qui sont des illustrations de leur

<sup>4</sup> Confronté à l'aporie de la dénotation absente, Frege répondit par le concept de *présupposition* : l'existence d'une dénotation, logiquement nécessaire à la donation du sens, n'entraîne pas d'engagement ontologique, étant tout simplement *présupposée*. Dans les langues naturelles, *il va de soi* que l'emploi d'un nom (nom propre ou description définie) présuppose l'existence de ce qu'il dénote (position qui sera également celle de Searle (1996) : « tout ce dont on parle doit exister »).

« D'où tenons-nous qu'une expression a une dénotation ? Nous supposons une dénotation [...]. Ce peut être une erreur que de supposer une dénotation, et de telles erreurs se sont effectivement produites. Mais [...] il suffit de mettre en évidence le dessein tacitement impliqué dans la parole et la pensée, pour qu'il soit légitime de parler de la dénotation d'un signe, même s'il convient d'ajouter : au cas où une telle dénotation existe » (Gottlob Frege, « Sens et dénotation », *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, pp. 107-108). Au niveau de la proposition, la vérité de la présupposition est une condition logiquement nécessaire pour que *p* puisse se voir attribuer une valeur de vérité (V/F).

signification »<sup>5</sup>. « Vous ne pouvez expliquer, par exemple, le mot "rouge" qu'en montrant quelque chose de rouge »<sup>6</sup>.

Les mots-objet servent donc à indiquer la présence sensible de ce qu'ils désignent. « Dès que l'association entre le mot-objet et ce qu'il signifie a été établie, le mot est "compris" en l'absence de l'objet (...) »<sup>7</sup>.

Plus tard, Russell attribuera aux mots-objet le statut de noms propres logiques ou noms logiquement propres<sup>8</sup> (à ne pas confondre avec les noms propres grammaticaux). Les noms propres logiques sont des symboles simples, désignant directement un individu effectivement existant, donné *in praesentia* (je le vois) et, comme tel, immédiatement ou directement connaissable (angl. *be directly acquainted*). En termes linguistiques, les noms propres logiques coïncident avec des formes déictiques de nomination. Si l'on veut trouver dans les langues naturelles des noms propres logiques, les démonstratifs en seraient les meilleurs exemples (cf. *Ceci est rouge*), parce qu'ils servent à nous mettre directement en contact avec l'objet *sans lui attribuer de propriété caractéristique*, de sorte que nous avons une connaissance directe du référent.

(ii) Un objet qui n'est pas connu directement, *i.e.* un objet dont on ne peut faire l'expérience, sera connu par ses propriétés. Quelqu'un qui n'a pas rencontré Socrate, par exemple, pourra toujours s'y référer en faisant appel à une/des propriétés qui l'identifient de façon singulière : Socrate peut ainsi être conçu comme étant *le maître de Platon, le philosophe grec qui a bu la ciguë*, etc. Le sens du nom propre grammatical n'est donc plus l'objet qu'il dénote (comme dans la connaissance directe), mais la propriété à travers laquelle l'objet dénoté est connu<sup>9</sup>. Dans les termes de Russell, en l'absence de l'objet le nom propre fonctionne comme l'abréviation d'une description définie, du type *le tel-et-tel*.

---

<sup>5</sup> Bertrand Russell, *Signification et vérité*, Paris, Flammarion, 1969, p. 36.

<sup>6</sup> *Id.*, p. 37.

<sup>7</sup> *Id.*, p. 80.

<sup>8</sup> « Un nom [propre logique, n.n.] ne peut être appliqué qu'à un particulier que le locuteur connaît directement, parce qu'on ne peut nommer que ce que l'on connaît directement. Vous vous souvenez que quand Adam a nommé les bêtes, elles sont venues devant lui une par une, et qu'il en a eu une connaissance directe et les a nommées. Nous ne connaissons pas directement Socrate, et par conséquent nous ne pouvons le nommer. Quand nous utilisons le mot "Socrate", nous employons en réalité une description. On peut rendre le contenu de notre pensée par une expression telle que "le maître de Platon" ou "le philosophe qui a bu la ciguë" [...], mais nous n'employons certainement pas le nom comme un nom au sens propre du terme » (Bertrand Russell, « La philosophie de l'atomisme logique », in *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989, pp. 359-360).

<sup>9</sup> Pour Frege la description définie n'est pas le sens du nom propre, mais ce qui permet d'en identifier le référent.

La signification d'un nom est donc soit un objet (connaissance directe), soit une propriété (connaissance par description). La connaissance par description appartient au *savoir que* (« je sais QUE Socrate est un individu qui possède la propriété d'être *le-tel-et-tel* ») plutôt qu'au *savoir quel*<sup>10</sup> (possibilité d'identification *in praesentia* : « je sais QUI, ou bien QUEL est Socrate », je peux le montrer du doigt).

Dans le cas de la connaissance directe, l'objet n'est pas conçu comme une entité ayant des propriétés, puisqu'il s'agit d'une connaissance enracinée dans la perception sensorielle. Dans la connaissance indirecte, ce que je connais, c'est une/des propriété(s). Dans ce cas, l'entité dénotée est l'unique objet qui possède la propriété d'être *le tel-et-tel*, en d'autres termes, l'unique objet qui satisfait la description<sup>11</sup>.

Dans l'opinion de Russell donc, les expressions dénotantes sont soit des noms propres logiques (*ceci*), soit des descriptions définies, ces dernières pouvant être déguisées (*Socrate, Obama*), ou non déguisées (*la reine d'Angleterre, le chat du voisin*).

Tant que je n'ai pas l'expérience directe de l'individu désigné par le nom, l'expression va fonctionner comme une description, *i.e.* comme l'abréviation d'un ensemble de propriétés individualisantes, relatives à un objet dont je sais qu'il existe, *i.e.* qu'il est validé par l'ontologie<sup>12</sup> :

Socrate est *le tel-et-tel* (le maître de Platon).

Aristote est *le tel-et-tel* (le précepteur d'Alexandre).

## 2.2. Référence et ontologie

Toujours est-il que des expressions comme « le roi de France », « Pégase », « Gandalf », tout en ayant un sens, ne sont pas au sujet d'un objet ou d'un individu réellement existant. Pour Russell, qui identifie le sens d'une expression à l'objet qu'elle dénote, ces expressions sont à l'origine d'un certain nombre de paradoxes.

<sup>10</sup> L'opposition appartient à Stephen Neale, « La théorie des descriptions : passé et présent », in *Hermès*, n° 7/1990, p. 65.

<sup>11</sup> "I shall that an object is "know by description" when we know that it is "the-so-and-so", *i.e.* when we know that there is one object, and no more, having a certain property" (Russell, 1911 : 156, *apud* S. Neale, « La théorie... », art. cit., p. 85).

<sup>12</sup> Il est également possible d'imaginer une situation où un nom propre grammatical fonctionne, pour un locuteur A, comme un nom logiquement propre (le locuteur peut identifier l'individu dénoté par ce nom, il sait qui est Max, par exemple), tandis que pour un locuteur B, ce même nom fonctionne comme une description abrégée : il ne connaît Max qu'à travers une description définie : « le frère de Michel ». On peut présumer qu'au moment où B fera l'expérience du porteur du nom propre, le nom propre grammatical deviendra, à ses yeux, un nom logiquement propre : B va passer d'un *savoir que*, de nature descriptive, à un *savoir qui*, de nature identificatoire.

Apparemment, les deux propositions :

$p$  *L'actuelle reine d'Angleterre est sage, et*

$q$  *L'actuel roi de France est sage,*

formellement identiques, sont du même type : toutes les deux semblent dénoter une entité unique, connue par description. Mais tandis que l'expression *L'actuelle reine d'Angleterre* dénote un individu réel, ce qui permet de dire que  $p$  est vraie, tel n'est pas le cas de l'expression *L'actuel roi de France*.

Soit donc la proposition  $q$  : *L'actuel roi de France est chauve*<sup>13</sup>. Si je déploie la liste des objets constituant mon ontologie, je ne vais me heurter (au sens d'en faire l'expérience) à aucun individu ayant les propriétés d'être *l'actuel roi de France* et *chauve*. Ceci étant,  $q$  est fausse. Néanmoins, et selon cette même logique, la proposition suivante : *L'actuel roi de France n'est pas chauve* est également fausse<sup>14</sup>, ce qui semble porter atteinte à la loi du tiers exclu (en bonne logique binaire, dès deux propositions,  $q$  et  $\neg q$ , si l'une est vraie, l'autre est nécessairement fausse).

Un autre paradoxe engendré par le fonctionnement des expressions dénotantes en langue naturelle est constitué par leur association au verbe « exister », source soit de contradiction, soit de tautologie référentielle. Soit l'énoncé suivant :

*Pégase n'existe pas.*

Si l'on admet :

(i) que « Pégase » est le sujet logique de la proposition  $p$ , *i.e.* que  $p$  est à propos de Pégase, et

(ii) que le sens d'une expression, c'est l'objet qu'elle dénote,

il s'ensuit que  $p$  est nécessairement fausse<sup>15</sup>, car je ne peux nier l'existence d'une entité non existante. Nier l'existence d'une entité, c'est, d'une certaine façon, la lui reconnaître. Dans cette perspective, qui fut initialement celle de Russell, et Pégase, et l'actuel roi de France possèdent une certaine forme d'être<sup>16</sup> : même s'ils n'existent pas pour de bon, du moins ils subsistent.

---

<sup>13</sup> Exemple analysé par Russell (1905), trad. fr. in *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989, pp. 203-218.

<sup>14</sup> En effet, mon ontologie ne contient aucune entité qui possède les propriétés d'être *roi de France* et *non chauve*.

<sup>15</sup> Dans la perspective du bon sens, la fausseté de *Pégase n'existe pas* est difficilement assumable, d'autant plus que sa contradictoire : *Pégase existe*, est, elle, nécessairement fausse.

<sup>16</sup> « L'être est ce qui appartient à tout terme concevable, à tout objet de pensée possible, bref, à tout ce qui peut figurer dans une proposition, vraie ou fausse, et à toutes ces propositions elles-mêmes. L'être appartient à tout ce qui peut être compté. Si A est un terme quelconque pouvant être compté comme un, il est clair que A est quelque chose, et donc que A est. "A n'est pas" doit toujours être soit faux, soit dépourvu de sens. Car si A n'était rien, il ne pourrait pas être dit ne pas être ; "A n'est pas" implique qu'il y ait un terme A dont l'être est nié, et donc que A est. Donc, à moins que la phrase "A n'est pas" ne soit une suite de sons vides de sens, elle doit être fausse ; quoi que A puisse être, il est à coup sûr. Les

Je peux donc parler de ce qui n'existe pas en enrichissant l'ontologie, en admettant l'existence d'entités telles que le roi de France, une fourmi de 18 mètres, Pégase, les licornes, les centaures, la montagne dorée, le cercle carré, etc. Russell a d'abord opté pour ce premier type d'explication. Vingt ans plus tard, il l'abandonne au nom du sens de la réalité : « Le sens de la réalité est vital en logique, et quiconque s'amuse avec lui, en prétendant que *Hamlet* a une espèce de réalité, rend un mauvais service à la pensée »<sup>17</sup>.

### **2.3. Passage d'une version référentielle à une version existentielle des périphrases dénotantes**

Pour tous les gens de bon sens, *Pégase n'existe pas* est une proposition :

- (i) vraie,
- (ii) à propos de Pégase.

Russell, quant à lui, va démontrer que *p* est vraie, *mais à condition qu'elle ne soit pas à propos de Pégase*. En effet, si nous parcourons la liste de tous les objets qui constituent notre ontologie, nous n'allons trouver aucune entité spatio-temporellement localisée qui soit (ou qui ait été) « le-cheval-ailé-capturé-par-Bélérophon ». Ayant posé l'identité du sens et du référent, le sens d'un nom s'identifie, aux yeux du logicien, à l'objet dénoté par ce nom. Or, ni « Pégase », ni ce pour quoi ce nom propre grammatical est une description déguisée (*i.e.* « Le

nombres, les Dieux homériques, les relations, les chimères, les espaces à quatre dimensions ont tous de l'être ; car s'ils n'étaient pas des entités d'un certain genre, nous ne pourrions pas formuler des propositions à leur propos. L'être est donc un *attribut général* (c'est nous qui soulignons) de toute chose et mentionner quelque chose équivaut à montrer que cette chose est » (B. Russell, *The Principles...*, *op. cit.*, p. 449).

Cf. également le commentaire suivant de G. E. Moore : « J'ai déjà fait remarquer que dire qu'un centaure n'est pas réel semble équivaloir à dire qu'il n'y a pas une chose telle qu'un centaure. Même un philosophe doit insister sur le fait qu'il n'y a pas une telle chose, que c'est une pure fiction. Mais il y a un autre fait qui, à première vue, semble également clair. Je puis certes imaginer un centaure ; nous le pouvons tous. Et imaginer un centaure n'est certainement pas la même chose que de ne *rien* imaginer. Bien au contraire, puisque imaginer un centaure n'est certainement pas la même chose qu'imaginer un griffon. Or, si l'un et l'autre n'étaient rien, c'est-à-dire étaient de pures non entités, il n'y aurait, semble-t-il, aucune différence entre imaginer l'un et imaginer l'autre. Apparemment donc, un centaure n'est pas rien ; c'est quelque chose que j'imagine. Et, s'il est *quelque chose*, cela ne revient-il pas à dire qu'il y a une chose telle qu'un centaure –, que ce dernier est, ou a de l'être ? Il est certain que j'imagine *quelque chose* quand j'en imagine un, et il semble que ce qui est "quelque chose" doit être, c'est-à-dire qu'il y a une entité telle que ce que j'imagine. [...] Comment pouvons-nous alors maintenir notre première proposition, qui semblait certaine, à savoir qu'il n'y a *pas* une chose telle qu'un centaure ? » (George Edward Moore, *Some Main Problems of Philosophy*, New York, Collier Books, 1953/1966, p. 274)

<sup>17</sup> Bertrand Russell, *Introduction à la philosophie mathématique*, Payot, Paris, 1928, p. 203.



cheval ailé capturé par Bélérophon ») ne dénotent aucune entité réellement existante. En l'absence de l'objet, « Pégase », tout comme l'expression « Le cheval ailé capturé par Bélérophon » sont dénuées de signification. Le sens d'une expression étant l'objet qu'elle dénote, une expression qui ne dénote rien est logiquement un non-sens. Le problème du logicien est donc le suivant : comment attribuer un sens (et donc implicitement une valeur de vérité) à une proposition contenant un non-sens ?

En deuxième lieu, étant donné que pour l'empirisme logique une proposition n'a de sens que si elle est soit vraie, soit fautive<sup>18</sup> *relativement à un individu réellement existant*, comment peut-on déclarer fautive une proposition qui n'est à propos de rien ?

La solution imaginée par Russell consiste à montrer qu'en dépit des apparences induites par leur structure grammaticale, ni *L'actuel roi de France est chauve*, ni *Pégase n'existe pas* ne sont, respectivement, à propos de l'actuel roi de France ou bien à propos de Pégase. Là où l'on croit parler de quelque chose qui se révèle ne pas exister, on est en proie à une illusion du langage naturel. Selon Russell, *le roi de France et Pégase* ne constituent pas d'authentiques expressions dénotantes. L'analyse logique montre que les propositions contenant ces expressions ne sont pas de forme sujet - prédicat, mais représentent un type particulier de propositions existentielles complexes, dont l'expression dénotante a complètement disparu.

L'argumentation de ce dernier point suppose *le passage d'une version référentielle à une version existentielle des périphrases dénotantes*. Il ne s'agit donc plus de vérifier qu'un individu a des propriétés, mais d'assumer qu'une propriété [concept, prédicat] a, ou non, des instances.

(1) *L'actuel roi de France est chauve* s'analyse désormais comme suit :

- clause d'existence → « Il existe un x »
- clause d'unicité → « et pas plus d'un x »
- propriété singularisante → « tel que x est le tel-et-tel (actuel roi de France et chauve) »

Du point de vue logique, *Le roi de France est chauve* signifie tout simplement que les propriétés *l'actuel roi de France* et *chauve* possèdent une instance<sup>19</sup> – ce qui est de toute évidence *faux*.

(2) *L'actuel roi de France n'est pas chauve* s'analyse à son tour comme suit :

- clause d'existence : « Il existe un x »
- clause d'unicité : « et pas plus d'un x »

---

<sup>18</sup> Contrairement à Frege, Russell considère qu'une proposition qui n'est ni vraie, ni fautive, est un pur non-sens.

<sup>19</sup> Assertion d'unicité argumentable, selon Russell, à partir de la présence du prédéterminant défini.

- propriété singularisante : « tel que x est le tel-et-tel (actuel roi de France et non chauve) »

ou, en termes logiques : « Les propriétés *l'actuel roi de France et non chauve* » ont des instances », ce qui est tout aussi faux.

Selon Russell, le problème disparaît si l'on modifie la portée (angl. *scope*) de la négation. Dans *L'actuel roi de France n'est pas chauve*, nous avons affaire à une négation secondaire. Déplacer la négation en tête de la proposition permet de nier l'ensemble de la proposition :

(3) *Il est faux que l'actuel roi de France est chauve,*

ce qui se traduit logiquement par la conjonction des trois clauses suivantes :

- Il est faux qu'il existe un x,
- et pas plus d'un x,
- tel que x est le tel-et-tel (actuel roi de France et chauve).

ou, dans un langage plus intuitif : « Les propriétés *l'actuel roi de France et chauve* n'ont pas d'instances » (V), ce qui résout le paradoxe initial.

Selon cette même lecture, la proposition (4) :

(4) *Pégase n'existe pas*

signifie : « Il n'y a aucune instance de la propriété le tel-et-tel (cheval ailé capturé par Bélérophon) », ce qui a la valeur *vrai* ou, en d'autres termes : « La propriété *cheval ailé capturé par Bélérophon* n'a pas d'instances » (V)<sup>20</sup>.

On remarque que la traduction logique des périphrases dénotantes fait disparaître la description définie en introduisant à sa place une variable (x)<sup>21</sup>, dont

<sup>20</sup> Dans *Histoire de mes idées philosophiques*, Russell écrit : « Le point essentiel de la théorie (des descriptions) était que, bien que "La montagne d'or" puisse être grammaticalement le sujet d'une proposition ayant un sens, une telle proposition, si elle est correctement analysée, n'a plus ce sujet. La proposition "La montagne d'or n'existe pas" devient : la fonction propositionnelle "(x est en or) et (x est une montagne) est fautive pour toute valeur de x" » (p. 105).

Telle est également la thèse défendue dans les *Principia Mathematica* : « Si le sujet grammatical d'une proposition peut être supposé ne pas exister (*sic !*) sans rendre la proposition dépourvue de sens, il est évident que le sujet grammatical n'est pas un nom propre et que, donc, dans tous les cas, la proposition doit pouvoir être analysée de telle manière que ce qui en était le sujet grammatical ait disparu. Donc, quand nous disons "le carré rond n'existe pas", nous pouvons lui substituer : "il est faux qu'il y ait un objet x qui soit à la fois rond et carré" » (*apud* Jean-François Malherbe, *Épistémologies anglo-saxonnes*, Presses Universitaires de Namur, 1981, pp. 38-39). Le poids de l'existence tombe donc sur le quantifieur (une, ou aucune entité), et non plus sur l'objet dénoté par le nom.

<sup>21</sup> Dans la conception de Russell, *Sherlock Holmes est célibataire* se lit donc de la façon suivante : « les propriétés *fameux détective privé, ami du docteur Watson et célibataire* possèdent une instance » (conformément à la théorie des descriptions définies, *Sherlock Holmes* est une façon plus économique de dire « *le fameux détective privé, ami du docteur Watson* ») – ce qui est logiquement faux, car un tel x n'existe réellement pas. Quant à sa négation, nous aurons, en fonction de sa portée (*i. étroite ou*

on vérifie si elle instancie ou non une certaine propriété. L'expression dénotante ayant disparu au cours de l'analyse, il ne nous faut plus *identifier une entité*, mais tout au plus *comprendre*<sup>22</sup> ce que serait un « cheval ailé » (ou un « actuel roi de France chauve »), s'il en existait un.

À son tour, le verbe « exister » ne fonctionne pas comme un prédicat d'objet, affirmant l'existence d'un individu, mais comme un quantifieur (relatif à l'idée de *quantité*) indiquant : (i) soit qu'une propriété possède des instances (en l'occurrence, une seule) ; je ne pense donc plus à un individu déterminé, qui manifeste la propriété ; tout ce que j'affirme, c'est que cette propriété est possiblement instanciée par un unique individu, quel qu'il soit), (ii) soit qu'elle n'en possède aucune. Dans ce cas, aucun individu ne manifeste la propriété, autrement formulé, la classe des entités supposées instancier la propriété est vide<sup>23</sup>.

L'existence est donc la propriété d'un *terme général* – le prédicat (ou, dans les termes de Frege, une propriété de propriété) et non d'un *terme singulier*. Dans les termes de Russell, « exister » ne s'applique pas à un objet, mais à un concept<sup>24</sup>. Mais dans ce cas, comment prédiquer l'existence à propos d'une entité singulière ?

---

*interne vs ii. large ou externe*) deux cas de figure : i. *Sherlock Holmes n'est pas célibataire*, ce qui signifie logiquement : « les propriétés *fameux détective privé, ami du docteur Watson et non célibataire* possèdent une instance ». Cette proposition étant également fausse, elle porte atteinte à la loi du tiers exclu, mais aussi et surtout à la logique du bon sens commun : tout le monde *sait* que *Sherlock Holmes est célibataire* ! Déplacer la négation en tête de l'énoncé permet de nier l'ensemble de la proposition exprimée : (ii) *Il est faux que Sherlock Holmes est célibataire*, ce qui se lit : « les propriétés *fameux détective privé, ami du docteur Watson et célibataire* n'ont pas d'instances » (dans la réalité), ce qui rend l'énoncé logiquement vrai.

<sup>22</sup> « "J'ai rencontré une licorne" ou "J'ai rencontré un serpent de mer" sont des assertions expressives si nous savons ce que pourraient être des licornes ou des serpents de mer, c'est-à-dire si nous connaissons la définition de ces monstres fabuleux. Ce n'est donc que ce que nous pouvons appeler le "concept" qui entre dans la proposition. Dans le cas de la "licorne", par exemple, il n'y a [...] quelque part, parmi les ombres, quelque chose d'irréel méritant le nom de licorne. Conséquemment, puisqu'il y a un sens (bien que faux) quand on dit "J'ai rencontré une licorne", il est clair que cette proposition, correctement analysée, n'a pas comme constituant une licorne, mais le concept d'une licorne » (B. Russell, *Introduction...*, *op. cit.*, p. 201).

<sup>23</sup> Le quantifieur n'a donc aucune signification existentielle, il ne charrie aucun engagement ontologique en faveur de l'existence ou de l'inexistence d'une entité, mais nous communique strictement la quantité d'objets qui instancient la propriété P. En conclusion, malgré les apparences induites par la structure grammaticale des phrases formulées en langue naturelle, la dénotation des propositions existentielles complexes n'est pas constituée par un terme singulier, mais par un concept ou propriété.

<sup>24</sup> « Nous pouvons demander sans absurdité si Homère a existé, ce que nous ne pourrions pas faire si *Homère était un nom* (logiquement propre, n.n.). La proposition "le tel existe" a un sens, qu'elle soit vraie ou fausse ; mais si *a* est "le tel" (*a* étant un nom) la phrase "*a* existe" n'a pas de sens. On ne peut affirmer d'une façon précise que l'existence des descriptions (*i.e.* des propriétés, n.n.) (...). Aussi, lorsque nous demandons si Homère a existé, nous employons le mot "Homère" comme une description abrégée ; nous pouvons le remplacer par "l'auteur de l'Iliade et de l'Odysée" » (B. Russell, *Introduction...*, *op. cit.*, p. 213).

On accepte aujourd'hui deux conceptions de l'existence :

1. une conception prédicative, selon laquelle l'existence est un prédicat (donc la propriété d'un objet) : lorsqu'on dit *Barack Obama existe*, on attribue à l'individu Barack Obama la propriété d'exister, et d'exister réellement.

2. une conception non prédicative (en l'occurrence, celle retenue par Russell) : l'existence n'est plus une propriété instanciée par un individu, car « exister » n'est pas le prédicat (*i.e.*, en termes logiques, la propriété) d'un objet, mais le prédicat (donc la propriété) d'un concept (donc une propriété de second degré). L'énoncé *Barack Obama existe* n'attribue donc pas la propriété d'exister à Barack Obama (comme c'est le cas dans (1)). *Barack Obama existe* ne signifie rien d'autre que : *la propriété « le premier président de couleur des Etats-Unis » existe*. Or « exister » signifie, en langage logique, « avoir des instances ». *Barack Obama existe* signifie donc : *la propriété « le premier président de couleur des Etats-Unis »<sup>25</sup> est instanciée*. Contrairement à la conception exprimée sous (1) – *un individu a des propriétés*, en (2) *une propriété a des instances*.

En tant que logicien, Russell opte en faveur de la solution exprimée sous (2). En effet, si l'existence était une propriété instanciée par des *individus*, *i.e.* par des entités qui manifestent la propriété d'identité logique, elle serait un prédicat « trop universel », vrai de toute entité, y compris des entités fictionnelles<sup>26</sup>, puisque appartenant à tous les objets concevables. Il serait donc toujours contradictoire de refuser l'être à *quoi que ce soit*. Or, du point de vue logique, c'est là une erreur à éviter.

### 3. Pour une logique des langues naturelles

Les langues naturelles, quant à elles, acceptent un concept de *dénotation* plus étendu que celui des logiciens. Parmi l'ensemble des objets auxquels on peut référer<sup>27</sup>, il y a la classe des objets qui existent réellement, d'une part, et celle des objets imaginaires ou fictionnels, d'autre part.

<sup>25</sup> Rappelons que dans la conception de Russell/Frege, les noms propres grammaticaux sont des descriptions déguisées (l'expression n'est pas du tout aléatoire : elle souligne le pouvoir d'illusion du langage naturel), *i.e.* des expressions complexes exprimant des propriétés. La solution proposée par Russell, *i.e.* l'analyse logique des énoncés formulés en langue naturelle, a justement le rôle de contrôler le pouvoir d'illusion généré par la structure grammaticale apparente. En effet, des usages incorrects du langage ordinaire peuvent susciter des usages (et implicitement des problèmes) philosophiques erronés. Une fois l'usage ordinaire bien compris – grâce à sa traduction dans un langage formel qui dénonce les pièges de la structure grammaticale apparente – bon nombre de questions philosophiques disparaissent, puisqu'elles sont, en fait, de fausses questions (ou plutôt de mauvaises questions).

<sup>26</sup> Les objets dépourvus d'existence réelle possèdent la propriété d'identité logique ( $a = a$ ) : Sherlock Holmes est identique à lui-même et différent du docteur Watson.

<sup>27</sup> On peut considérer que chez Frege et Russell, *dénotation* et *référence* sont des notions synonymes.

À ce propos, la position exprimée par Frege dans son article, « Sens et dénotation », remarquablement nuancée pour un logicien, recoupe celle des pragmaticiens. Contrairement à Russell, Frege semble distinguer entre un usage sérieux et un usage non sérieux du langage<sup>28</sup>. Ainsi le problème de la vérité/fausseté d'une proposition ne se pose que relativement à l'univers représenté par le monde réel. Tout comme on a des termes signifiants qui ne désignent rien, on peut avoir des propositions qui, bien qu'elles possèdent un sens, n'ont pas de dénotation. Tel est le cas des propositions appartenant aux textes de fiction. « La proposition *Ulysse fut déposé sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil* a évidemment un sens, mais il est douteux que le nom d'Ulysse [...] ait une dénotation ; à partir de quoi il est également douteux que la proposition entière en ait une »<sup>29</sup>.

Selon Frege, lorsque Homère affirme que *La patrie d'Ulysse est la Grèce*, cette proposition n'est ni vraie, ni fausse, parce que son but n'est pas d'asserter quelque chose sur le monde, et que donc le problème de son évaluation en termes de vrai/faux ne se pose tout simplement pas. Mais lorsque c'est nous qui affirmons que *La patrie d'Ulysse est l'Italie*, l'assertion est de toute évidence fausse, en tant même qu'elle se rapporte à l'univers représenté par le texte d'Homère.

Nous ne posons donc la question de la vérité ou de la fausseté d'une proposition qu'en tant qu'on lui attribue un *potentiel cognitif*. Or, ce dernier ne caractérise pas le discours de la fiction, dont on ne retient que le seul aspect esthétique (à quoi suffisent le sens des propositions et les représentations<sup>30</sup> qu'elles suscitent). Mais dès que nous importe la question de la vérité, on « [délaisse] le plaisir artistique pour l'examen scientifique »<sup>31</sup> et ce faisant, on passe de la *pensée* au *jugement*.

<sup>28</sup> « ... pour peu qu'[une] affirmation n'ait pas sa force habituelle, par exemple dans la bouche d'un acteur sur scène (mais aussi bien dans un poème ou un texte littéraire, n.n.), la proposition [...] ne contient jamais qu'une pensée » (G. Frege, « Sens..., art. cit., p. 110).

<sup>29</sup> *Id.*, pp. 108-109.

<sup>30</sup> Frege distingue, à côté du *sens* et de la *dénotation*, ce qu'il appelle la *représentation* du signe. Si le sens est objectif, en ce qu'il est partagé par plusieurs individus, la représentation, elle, est subjective et comme telle, variable d'un individu à l'autre. « Un peintre, un cavalier et un naturaliste lieront sans doute des représentations bien différentes au nom "Bucéphale" » (*id.*, p. 105). La représentation frégréenne serait ainsi proche de ce que les sémioticiens (dans la lignée de Peirce) appellent le *référént* ou l'*objet du signe* (opposé à la *dénotation* ou l'*objet réel* des logiciens). Contrairement à l'objet réel, le référént est une construction (discursive et culturelle). En effet, on peut douter que nos rapports aux objets soit des rapports immédiats, directs. Je ne connais jamais un objet en soi, en tant que pure objectualité. Contrairement au langage logique, le discours opère avec des représentations d'objets. Or, comme l'affirme Frege, ces dernières ne sont pas uniformes, mais hétérogènes, souvent dans le cas d'un seul et même individu. Je peux envisager la baleine comme étant simultanément un mammifère, un poisson, un monstre biblique, sans pour autant être contradictoire. Du point de vue logique cependant (dans la perspective du concept ou de la dénotation), la baleine ne peut être simultanément poisson et mammifère. Le fait qu'il mentionne la représentation pour l'abandonner ensuite montre que Frege est logicien, non sémioticien.

<sup>31</sup> G. Frege, « Sens..., art. cit., p. 109.

Si l'on peut donc admettre que les propositions *d'un texte de fiction* n'ont pas de valeur de vérité assignable<sup>32</sup>, tel n'est pas le cas des propositions formulées à propos d'entités fictionnelles, comme les suivantes :

(i) *La patrie d'Ulysse est l'Italie.*

(ii) *Sherlock Holmes est célibataire.*

Peut-on prétendre qu'elles ne possèdent aucune dénotation ? Que celui qui parle, parle à propos de rien ? D'autant plus qu'on n'a aucune difficulté à établir leur valeur de vérité. Ainsi, (i) serait de toute évidence faux, tandis que (ii) est vrai. Comme le suggère Frege, dans le cas des énoncés formulés en langue naturelle, il ne s'agit pas d'affirmer, mais de *présupposer* l'existence des entités dénotées<sup>33</sup>.

Si dans la logique standard (Russell, Frege), tout objet (toute dénotation) a le statut d'un objet réellement existant, la logique du discours<sup>34</sup> sépare le référent – qui est une pure construction discursive – de l'objet réel. Dans le discours, tout ce dont on parle est supposé exister. Ainsi donc les licornes, les sirènes, les centaures, Père Noël ou Sherlock Holmes existent (possèdent une existence épistémique, référentielle), même s'il n'y a réellement pas d'entités telles que les licornes, les sirènes, Père Noël ou Sherlock Holmes. Du point de vue discursif, *référer* n'est pas la propriété d'une phrase ou d'une expression, mais quelque chose à quoi on peut *utiliser* une phrase ou une expression. Dans les termes de Strawson<sup>35</sup>, ce ne sont pas les expressions qui réfèrent, mais les locuteurs qui, à travers l'usage d'une certaine expression, font référence à une entité particulière<sup>36</sup>.

<sup>32</sup> V., à ce sujet, John Rogers Searle, « Le statut logique du discours de la fiction », in *Sens et expression. Études de théorie des actes de langage*, Paris, Minuit, 1982, pp. 101-120.

<sup>33</sup> Le fait que Russell place sur le même plan le contenu asserté, d'une part, et le présupposé d'existence, d'autre part, produit des énoncés à première vue déviants. Ainsi l'énoncé (i) : *Les sirènes existent* semble tautologique, vu qu'il affirme ce qu'il présuppose déjà. De la même façon, l'énoncé (ii) *Les sirènes n'existent pas* aboutit à une contradiction référentielle, vu qu'il affirme la non existence d'une classe d'entités dont l'existence est déjà présupposée par l'emploi substantif du mot « sirène ». Russell confond donc discours et ontologie, existence discursive et existence empirique. Dans *Les sirènes n'existent pas*, ce qui est nié, c'est tout simplement l'existence des sirènes en tant qu'êtres réels, leur existence en tant qu'objets du discours étant présupposée.

<sup>34</sup> La logique du discours est une logique libre d'assomptions existentielles au sens de la logique standard. Cf. cette remarque de Frege : « au signe il correspond un sens déterminé et au sens une dénotation déterminée » (« Sens... », art. cité, p. 106).

<sup>35</sup> Peter Frederick Strawson, « De l'acte de référence », *Études de logique et de linguistique*, Paris, Seuil, 1977.

<sup>36</sup> Strawson reproche donc à Russell d'avoir confondu *référer* et *signifier*. *Se référer* à quelque chose ou à quelqu'un est une *action*, tandis que *signifier* quelque chose n'en est pas une.

Dans la tradition ouverte par Strawson (1977), Searle (1996) définit la référence comme un acte à travers lequel le locuteur « extrait ou identifie un objet particulier dont il va pouvoir ensuite dire quelque chose, ou sur lequel il va pouvoir poser une question, etc. »<sup>37</sup>.

L'acte de référence est sous-tendu par trois axiomes :

1. L'axiome d'existence : « Tout ce à quoi on réfère doit exister »<sup>38</sup>.

2. L'axiome d'identité : « Si un prédicat est vrai pour un objet, il est vrai pour tout ce qui est identique à cet objet, indépendamment de l'expression utilisée pour référer à cet objet »<sup>39</sup>.

3. L'axiome d'identification : « Si un locuteur fait référence à un objet, alors il identifie ou peut toujours, si on lui demande, identifier cet objet pour l'auditeur, à l'exclusion de tous les autres objets »<sup>40</sup>.

Si le deuxième axiome reprend le problème logique de l'identité de l'objet de référence, le troisième pose, quant à lui, le problème essentiellement pragmatique de son identification. Russell évite ce problème à travers une opération de « dissolution » des expressions dénotantes, qui une fois réduites à leur forme logique (celle d'une proposition existentielle complexe), transforment le problème de l'identification d'une entité singulière (exigée par la présence de l'expression dénotante) dans un problème purement sémantique : comprendre le sens de la proposition ainsi obtenue (proposition d'où toute expression dénotante a disparu).

Or, comprendre n'est pas encore identifier. Certes, le problème de l'identification du référent n'est pas un problème logique, mais pragmatique<sup>41</sup>. Néanmoins, certains des exemples analysés par les logiciens justifient la prise en compte du point de vue pragmatique. *Sherlock Holmes*, *Pégase*, *l'actuel roi de France*, n'apparaissent justement pas dans un langage logique, mais essentiellement dans le contexte du

---

<sup>37</sup> John Rogers Searle, *Les actes de langage. Essai de philosophie du langage*, Paris, Hermann, 1996, p. 126.

<sup>38</sup> *Id.*, p. 121.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> *Id.*, p. 124.

<sup>41</sup> Les reproches formulés par Strawson à l'adresse de la théorie russellienne des descriptions déplacent la discussion des conditions de vérité de la proposition vers les conditions de réussite de l'acte d'assertion. Russell se demande comment une proposition dont l'un des constituants n'a pas de sens peut être vraie ou fausse ; la question de Strawson est de savoir dans quelles conditions l'usage d'une phrase par un locuteur revient à faire une assertion vraie ou fausse à propos d'une entité singulière. Si le discours quotidien est formé d'*énoncés*, résultats des actes d'énonciation, cela n'implique aucunement qu'il y ait une erreur dans la façon dont Russell entend poser la question du sens des *propositions*.

discours de la fiction, de la mythologie ou tout simplement du discours quotidien (voir, à ce propos, le statut déictique, donc fortement dépendant du contexte, de l'expression *l'actuel roi de France*).

Devant quelqu'un qui invoquerait « sérieusement » la question de la calvitie du roi de France, on ne répondrait pas par une démonstration logique, mais on lui ferait remarquer que la question ne se pose tout simplement pas, la France n'étant pas une monarchie. À la question de savoir comment on peut parler de ce qui n'existe pas, du point de vue discursif la réponse est étonnamment simple : par erreur. Le locuteur a cru se référer au roi de France, mais puisqu'une telle entité n'existe pas, il a échoué à se référer à qui que ce soit. Ce cas est à distinguer des situations où l'on se réfère incorrectement à une chose en pensant qu'elle est telle et telle sans pour autant échouer dans notre tentative de nous référer précisément à cette chose (même en lui attribuant des propriétés descriptives qu'elle ne possède pas en fait). Ainsi, je peux me référer à quelqu'un en disant « le vieil homme aux cheveux blancs » même s'il s'avère que l'homme en question n'est pas vieux, mais blanc prématurément.

Ces réponses valent pour autant qu'on se situe sur le terrain des langues naturelles, dont les énoncés ne font sens que relativement au contexte de leur usage. Or, contrairement aux langues naturelles, les langages formalisés, comme celui de la logique, sont dépourvus de dimension pragmatique.

Enfin, si le logicien travaille avec des *concepts*, les sujets parlants se réfèrent, eux, à des *individus*, qui ne sont pas seulement des entités putatives, connaissables par description, mais le plus souvent des entités existantes (relativement à un univers de référence), et, comme telles, identifiables.

Or, l'identification ne réside pas toujours dans l'emploi ponctuel d'une expression référentielle (description définie<sup>42</sup> ou nom propre), mais dans le processus

---

<sup>42</sup> Dans les romans policiers, par exemple, les descriptions constituent des préliminaires utiles à l'identification du référent, mais elles ne possèdent pas de fonction identifiante. « Contrairement aux situations théoriques envisagées par Frege/Russell, les protagonistes d'un dialogue référentiel n'ont aucune connaissance préalable du référent (ni directe, ni indirecte). Il ne s'agit d'aucun personnage historiquement connu (Aristote, Romulus ou Cicéron), auquel on puisse référer au moyen des descriptions faisant partie de notre connaissance du monde. Le clou de l'énigme est justement de pouvoir identifier, à partir des descriptions résultant d'une investigation empirique du monde, *ce qui* est en question, i.e. *ce* à propos de quoi les questions sont formulées, et qui constitue l'objectif même de l'enquête référentielle. En d'autres mots, l'individu jusque-là décrit demeure entièrement putatif jusqu'au moment de son identification formelle : le criminel présumé, dont on *croit* qu'il est *le tel-et-tel*, doit être identifié en tant que personne *réelle*, correspondant au profil progressivement construit par Holmes et le docteur Watson » (Marina-Oltea Păunescu, « *Le Mystère du Val Boscombe : un exemple d'énigme référentielle* », in A. Cosăceanu, L. Diaconu (éds), *La Magie des mots. Mélanges offerts à Alexandra Cuniță*, București, EUB, 2012, p. 93).



dialogique à travers lequel l'auditeur parvient à une référence identifiante à travers un jeu réglé de questions - réponses. Plus qu'un acte du locuteur, une référence réussie (ou, dans les termes de Searle, une *référence complète*) est un « procès dynamique d'inter-référence mené conjointement par les interlocuteurs »<sup>43</sup>.

#### 4. Conclusion

La théorie des descriptions éclaire-t-elle le problème de la calvitie du roi de France ? Oui, dans la perspective du logicien, peu, ou de façon très peu satisfaisante, si l'on se place du côté de l'usage commun de la langue. La logique du logicien ne coïncide pas avec la logique du discours ordinaire. Strawson finit d'ailleurs son article, « De l'acte de référence », par les mots suivants : « Ni les règles d'Aristote ni celles de Russell ne fournissent la logique exacte de quelque expression que ce soit de la langue ordinaire ; en effet, la langue ordinaire n'a pas de logique exacte »<sup>44</sup>.

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Ambroise, Bruno et Laugier, Sandra, *Philosophie du langage. Signification, vérité et réalité*, Paris, Vrin, 2009.
- Frege, Gottlob, « Sens et dénotation », in *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971.
- Francis Jacques, *L'espace logique de l'interlocution*, Paris, PUF, 1985.
- Malherbe, Jean-François, *Épistémologies anglo-saxonnes*, Presses Universitaires de Namur, 1981.
- Moore, George Edward, *Some Main Problems of Philosophy*, New York, Collier Books, 1966.
- Neale, Stephen, « La théorie des descriptions : passé et présent », in *Hermès*, n° 7/1990.
- Păunescu, Marina-Oltea, « *Le Mystère du Val Boscombe : un exemple d'énigme référentielle* », in A. Cosăceanu, L. Diaconu (éds), *La Magie des mots. Mélanges offerts à Alexandra Cuniță*, București, EUB, 2012.
- Russell, Bertrand, *The Principles of Mathematics*, Cambridge University Press, 1903.
- Russell, Bertrand, *Introduction à la philosophie mathématique*, Payot, Paris, 1928.
- Russell, Bertrand, *Signification et vérité*, Paris, Flammarion, 1969.

---

<sup>43</sup> Denis Vernant, « La confrontation des croyances », *Archives de philosophie du droit*, n° 29/1984, p. 147. V. également Francis Jacques, *L'espace logique de l'interlocution*, Paris, PUF, 1985.

<sup>44</sup> P. F. Strawson, « De l'acte... », art. cit., p. 38.

- Russell, Bertrand, *Histoire de mes idées philosophiques*, Paris, Gallimard, 1989.
- Russell, Bertrand, « La philosophie de l'atomisme logique », in *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989.
- Searle, John Rogers, *Les actes de langage. Essai de philosophie du langage*, Paris, Hermann, 1996.
- Searle, John Rogers, *Études de théorie des actes de langage*, Paris, Minuit, 1982.
- Strawson, Peter Frederick, « De l'acte de référence », in *Études de logique et de linguistique*, Paris, Seuil, 1977.
- Vernant, Denis, « La confrontation des croyances », *Archives de philosophie du droit*, n° 29/1984.